

À la mémoire de mon père

Tout ressemblance avec des personnages ayant existé est bien probable. Je suis d'avis que tout homme ne meurt que deux fois, la première lorsque la vie le quitte, la seconde quand ne survit plus personne pour se souvenir de lui.

Le Confessionnal de Banyuls

Maurice

10 décembre 1942

Caché dans un confessionnal d'une église de Banyuls-sur-Mer, celle à proximité de laquelle nous avons rendez-vous, j'attends la nuit. Pas très discret comme planque, mais je n'ai pas trouvé mieux. Mes compagnons d'évasion traînent dans le bourg, attendant l'arrivée par le train de Perpignan d'autres candidats à la traversée clandestine des Pyrénées. Certainement un joli coin à la belle saison que cette commune du Roussillon au bord de la Méditerranée et si proche de l'Espagne ! Toutefois, une ombre au tableau: les douaniers allemands et leurs chiens.

Heureusement la garde mobile est franchement anti-allemande. Nous attendons sans manger car sommes fauchés. Nous avons confié notre argent à l'organisation des passeurs qui se chargent de notre ravitaillement. Était-ce raisonnable ? De toute façon, les restaurants et cafés sont surveillés de très près. Y pénétrer serait imprudent. Dans peu de temps nous sortirons des territoires occupés si nous parvenons à franchir l'obstacle des Pyrénées et cette frontière à présent gardée par les Allemands.

Cette attente est interminable ! Je guette les bruits de pas dans l'église, je n'entends que ma respiration. Des images de guerre et de pénibles souvenirs se bousculent dans ma mémoire.

Entre notre devoir de soldat de rejoindre les forces combattantes belges et le fait que la Belgique ait déposé les armes, nous étions mal à l'aise. Je n'ai pas pu reprendre une existence ordinaire, mais que c'est dur ! Que d'obstacles rencontrés et de chemin parcouru depuis mai 40 !

Durant cette guerre éclair, je me trouvais dans un train en provenance de Lokeren via Gand et Furnes parmi les élèves candidats officiers de l'active. Il s'était arrêté en gare de Dunkerque au milieu des docks en feu suite à des bombardements aériens allemands. Il n'avança plus que très lentement. Le 18 mai 40, il s'immobilisa à Rinxent-Marquise et n'irait pas plus loin.

Le 24 mai, c'était mon anniversaire: 21 ans, la majorité !

Drôles de circonstances, mais il faisait beau, chaud et sec. Avec un capitaine et quelques élèves, nous avons franchi l'Aa, fleuve côtier, dans une barque. Nous marchions vers la mer et avons ensuite longé les plages des kilomètres durant. Derrière nous, le bruit terrifiant des tirs d'armes automatiques de l'avant-garde de la 10e division blindée allemande du général Guderian. Ensuite, la prompte manœuvre ennemie nous obligea à faire demi-tour. Dunkerque n'était plus qu'un réduit, une poche de résistance. La seule issue encore possible était la mer. Encore fallait-il avoir la possibilité d'embarquer et ce ne fut pas le cas. Notre repli ultérieur vers la frontière belge, toujours à pied, nous conduisit à Gravelines. Nous fûmes alors les témoins d'une bataille aéronavale entre d'un côté, des unités françaises et britanniques et, de l'autre, des bombardiers allemands.

Jusqu'au 3 juin des troupes britanniques purent ainsi rembarquer à Dunkerque grâce à la mobilisation nationale sans précédent de tout ce qui pouvait flotter dans les ports du sud de l'Angleterre. Ainsi, de multiples et modestes embarcations permirent le sauvetage de beaucoup de soldats, l'immense majorité britanniques, alors que les plages et navires étaient mitraillés par l'aviation ennemie. Les pertes humaines furent considérables.

Nous fûmes épargnés. Abrutis de fatigue, effarés par la tournure des événements, nous avons erré en fonction d'ordres contradic-

toires et de l'évolution de la ligne de front, si elle existait encore. Combien de jours ? Combien de nuits ? Je ne m'en souviens plus. Tout est confus dans ma mémoire. Nous avions soif, il fit chaud tout le temps que dura notre errance. Nous dormions là où nous tombions de fatigue, mangions peu et mal ce que nous trouvions, perdus dans la foule de soldats d'armées en déroute.

Plus tard, faits prisonniers dans la région de Gand, nous avons encore beaucoup marché, écrasés par la chaleur, en colonnes pendant des journées interminables. La faim et surtout la soif nous tenaillaient. Où dormions-nous ? À la belle étoile sans doute et sous bonne garde. Me remémorer les détails de notre itinérance jusqu'au 12 juin, date de notre embarquement sur des péniches en Zélande par Dordrecht-Wesel, n'est pas chose aisée. Je me souviens mieux de la suite. On nous entassa dans des trains, des wagons à bestiaux plus exactement, à destination de camps de prisonniers en Allemagne. Je connus la captivité dans sept *stalags* différents dont trois en Westphalie, ensuite à Nuremberg, Badorp, Ziegenheim, Trêves et enfin en France, à Metz.

Souvenirs pénibles que cette marche au grand soleil dans une colonne de prisonniers, et puis ailleurs et plus tard, le grand froid dans des baraquements glacials, la promiscuité, la crasse, une alimentation insuffisante, l'ennui et les latrines à ciel ouvert. Dans un des sept camps par lesquels je suis passé, la nuit nous ne disposions que d'un grand pot de chambre par baraquement pour uriner. Lorsqu'il était plein, la seule solution était de pisser par une fente de la porte. Quand il gelait, le matin, le seuil était transformé en patinoire.

J'avais bien tenté d'améliorer l'ordinaire en acceptant la tâche d'ouvrier agricole dans une ferme non loin d'un camp où j'étais

prisonnier. À la fin de ma première journée de travail, n'ayant ni la condition physique indispensable ni l'habitude, j'étais épuisé et je renonçai. À Trêves, j'eus de la fièvre toute une semaine mais je refusai de me faire soigner à l'infirmerie du camp, préférant éviter d'y attraper une maladie plus grave.

Dans ces *stalags*, nous partagions nos baraquements avec des prisonniers d'autres nationalités et j'étais impressionné par les différences de comportements. Alors que les Belges étaient préoccupés en général par des questions d'intendance, les Français donnaient volontiers la priorité aux longues discussions à propos de tout et de rien. Les prisonniers britanniques, fiers évidemment d'être les seuls à encore résister aux nazis, étaient de loin les plus disciplinés. Leur attitude inspirait plus que du respect à nos geôliers.

La privation de liberté sans horizon précis était pénible. Je me demandais chaque jour quand je reverrais autre chose que des barbelés, des miradors et des baraquements. À chaque transfert d'un stalag à un autre, nous espérions qu'il s'agisse d'un regroupement en vue d'un triage avant notre libération. L'idée de m'évader ne m'était jamais venue à l'esprit. Cela aurait été difficile vu nos fréquents déménagements. De plus nous étions sous bonne garde.

La poste fonctionnait malgré tout et les courriers échangés arrivaient dans un certain désordre. Quel réconfort de recevoir des nouvelles des siens, du moins quand elles étaient bonnes.

À la mi-septembre, une première carte me parvenait. Écrite le 14 août de la main de mon père, il s'étonnait en me lisant que je sois sans nouvelles d'eux malgré leurs envois antérieurs. Pas simple de recevoir du courrier lorsque l'on change constamment

d'adresse ! J'appris ainsi que j'étais le seul prisonnier de la famille. Ceux qui avaient été mobilisés et ceux qui avaient fui vers la France au moment de l'offensive allemande étaient tous rentrés, sauf moi. Mes parents me disaient espérer ma libération prochaine. En octobre je reçus un courrier plus ancien de mes parents. Il datait de fin juillet et précisait que tout le monde allait bien. Mon frère aîné avait été légèrement blessé lors des combats sur la Lys mais il était bien rétabli. Mes sœurs et mon frère cadet étaient toujours en France où ils avaient évacué en mai. Ensuite une autre lettre m'informa du mariage de mon frère aîné. Écrite par Maman, elle disait que le mariage avait été célébré dans l'intimité vu les circonstances et qu'un colis de vêtements devait m'arriver prochainement.

La capitulation rapide de la Belgique et puis, moins prévisible encore, celle de la France ne nous laissaient pas entrevoir de fin acceptable au conflit. La Belgique n'avait plus de porte-drapeau depuis que le roi s'était volontairement ou non condamné au silence et à l'inaction. Tout cela pesait sur le moral.

Ma libération fut une surprise le 11 janvier 1941, lors d'un hiver très rude. Je n'étais qu' *offizierkadet* (élève officier) et tous les élèves de l'école militaire furent ainsi libérés. Décision étrange, mais que j'accueillis avec soulagement. Les autorités allemandes nous imaginaient sans doute moins dangereux que nos aînés et ils avaient sans doute trop de prisonniers à gérer.

À mon retour à Liège, physiquement éprouvé, je prenais un bain dans la salle d'eau familiale, après avoir ôté mes nippes militaires qui me collaient à la peau depuis le 10 mai 40. Je n'avais plus connu ce privilège depuis des mois. Mon frère aîné vint me saluer et constata ma maigreur et mon triste état. Il m'était aisé de saisir l'extrémité du sternum entre le pouce et l'index. J'avais

besoin de récupérer mais avais retrouvé la chaleur familiale. Quelle chance ! Quel privilège alors que tant d'autres étaient toujours enfermés, prisonniers de guerre pour combien de temps encore ? Je repris des forces. Après des mois de privation, j'étais surpris du temps que l'on pouvait passer à table pour s'alimenter. Je ne réalisais pas encore ce qu'il en coûtait à mes parents au marché noir. Papa avait des projets pour moi. Il me persuada de reprendre des études. Passé l'examen d'admission je me suis retrouvé en première année de candidature ingénieur civil.

Étonné de voir qu'autour de moi la vie continuait comme avant je restais marqué par le drame de mai 40. C'était le temps des surprise-parties, des randonnées pédestres ou à vélo mais aussi de la fréquentation des opportunistes, des arrivistes et des planqués. Et nos prisonniers alors ? Combien de temps allaient-ils croupir dans ces horribles camps ? Beaucoup ne s'en souciaient guère. En famille et ensuite avec des amis et connaissances, nous discussions de l'évolution de la guerre, nous écoutions la BBC malgré les brouillages et commentions les dernières nouvelles à table. La résistance des Britanniques à l'agresseur me fit progressivement rêver d'un retournement de la situation militaire. Et puis avec René, qui suivait les mêmes cours que moi à l'université et qui avait connu un parcours semblable au mien, nous partagions la même vision des choses. Nous avions été surpris et heureux de constater notre identité d'analyse des événements. C'est en juillet 41 que mûrit notre projet de rejoindre les forces armées belges où qu'elles se trouvent. Nous restions discrets au sujet de nos intentions mais enthousiastes à l'idée de servir. Albert, un ami de René, eut vent d'une filière pour passer en France libre et rejoindre l'Angleterre. Nous patientions donc dans l'attente d'une occasion de nous évader ensemble, poursui-